Extrait de *C'est-à-dire*, vol. 2

ENTRETIEN SUR LOUIS PAUWELS

Texte inédit rédigé en mars 1999 pour un ouvrage collectif sur Louis Pauwels, à paraître aux éditions de L'Age d'Homme dans la collection des « Dossiers H ». Sept ans plus tard, ce volume n'a toujours pas été publié. Questions de Fabrice Moracchini.

Quand et comment avez-vous connu Louis Pauwels ? Avez-vous porté quelque intérêt, dans les années soixante, à la revue « Planète » et aux ouvrages nés de la collaboration avec Jacques Bergier ? Quelle a pu être, entre autres, l'influence d'un livre comme « Blumroch ou le déjeuner du surhomme » sur la genèse de la Nouvelle Droite ? L'estime intellectuelle qui vous unissait à Louis Pauwels s'accompagnait-elle d'une affection personnelle ?

Comme beaucoup, je le suppose, j'ai d'abord connu Louis Pauwels comme écrivain avant de le rencontrer personnellement. Le premier livre de lui que j'ai lu fut *Le matin des magiciens*, paru tout début 1961. J'avais alors dix-sept ans. A cette époque, je ne connaissais pas les livres qu'il avait publiés auparavant, tout comme j'ignorais que son épouse, Elina Labourdette, avait été la belle héroïne du chef-d'œuvre de Robert Bresson, *Les dames du bois de Boulogne*. Par la suite, je fus un lecteur assidu de la revue *Planète*, dont le succès du *Matin des magiciens* (860 000 exemplaires vendus en quelques mois !) avait permis le lancement, en octobre 1961, et qui allait elle-même, pendant quelques années, connaître un très grand succès, puisqu'elle tira bientôt à plus de 100 000 exemplaires et compta cinq ou six éditions étrangères. J'en possède encore aujourd'hui la collection complète, de même que celle de *Plexus*, dirigée par Jacques Mousseau. S'y ajoutent encore la plupart des volumes, publiés aux éditions Retz (devenues par la suite le Club Arts Loisirs), de l'Encyclopédie Planète, mais aussi de l'Anthologie Planète, des Métamorphoses de l'humanité, de la série Planète Plus, etc. Par la suite, *Le matin des magiciens* m'est vite apparu comme un ouvrage fatras, où quelques rares véritables informations étaient mélangées à des hypothèses plus fantasmagoriques les unes que les autres. Mais je dois dire qu'à l'époque, la lecture de ce livre, qui devait presque tout à l'imagination débordante du pittoresque Jacques Bergier, me fit une assez forte impression. Originale dans sa forme comme dans son contenu, *Planète* se présentait comme la « première revue de bibliothèque ». C'est là que je découvris les signatures de Jean Charon, Rémy Chauvin, Aimé Michel, Michel Gauquelin, mais aussi les dessins de Gourmelin, qu'on allait retrouver au « Figaro-Dimanche », et de Pierre-Yves Trémois. J'y appréciais ce mélange

d’articles sur le « réalisme fantastique » et le « futur antérieur », où les considérations sur l'« histoire invisible », l'« archéologie mystérieuse » et les civilisations disparues se mêlaient à des articles portant aussi bien sur l'érotisme, la pensée de René Guénon ou la philosophie de Teilhard de Chardin. J’étais également sensible, sur le plan épistémologique, au désir affiché de dépasser l’opposition entre matérialisme et spiritualisme, ou encore à la place accordée à des auteurs comme Lovecraft (que Pauwels avait fait connaître en France dans la collection « Lumière interdite », dont il avait eu la charge chez Denoël). Il n'y avait dans tout cela pas grande cohérence, mais j'aimais cette ouverture d'esprit à laquelle les lecteurs de *Planète* étaient conviés.

L'amusant est qu'à la même époque, par sympathie pour le philosophe Louis Rougier, j'étais également adhérent de l'Union rationaliste, officine « laïciste » qui multipliait les attaques contre l’« obscurantisme » de *Planète* et avait publié en 1965 un livre-pamphlet intitulé *Le crépuscule des magiciens*. Cette contradiction ne me gênait pas outre-mesure. J'étais à l'âge où l'on se cherche encore. Il se trouve d’ailleurs que j’étais alors le secrétaire de rédaction de la revue étudiante *Les Cahiers universitaires*, dont le directeur, François d’Orcival, allait par la suite faire une brillante carrière à l'hebdomadaire *Valeurs actuelles* et au mensuel *Le Spectacle du monde*. D’Orcival, dont les goûts étaient plus classiques que les miens, ne partageait guère l’intérêt que je portais au fantastique et à *Planète*. Il s’était en revanche inspiré, pour lancer la nouvelle formule des *Cahiers universitaires*, des règles de « typographie logique » mises au point pour *Planète* par François Richaudeau, le futur directeur de la revue *Communication et langages*. En 1966, je lui proposai de publier un dossier comprenant deux entretiens, l’un avec Louis Pauwels, l’autre avec le rationaliste Robert Imbert-Nergal, qui avait été le maître d’œuvre du *Crépuscule des magiciens*. Ce dossier parut dans le numéro de septembre-octobre 1966 des *Cahiers universitaires*, précédé d’un article que j’avais rédigé moi-même, intitulé : « Déclaration aux magiciens ».

Intellectuellement familier de la « galaxie *Planète* », je n'ai en revanche jamais participé à l'embryon de « mouvement » qui devait se mettre en place, à partir de septembre 1968, avec la création du *Nouveau Planète* (la revue ayant cessé de paraître sous sa première formule au cours de l’été précédent) et la fondation des Ateliers Planète. L’existence de ces derniers fut d’ailleurs éphémère. *Le Nouveau Planète* arrêta sa publication dès 1971, Louis Pauwels abandonnant la même année la présidence des Ateliers au profit d’Adrien Bourgeois (qui procèdera en 1977 à leur dissolution officielle). Mais c'est à peu près au même moment, au tout début de 1968 pour être précis, que parut le premier numéro de la revue *Nouvelle Ecole*, dont j'allais rapidement assumer la direction. Louis Pauwels figurait parmi les personnalités à qui j'en assurais à tout hasard un service régulier. Il en alla de même du magazine *Eléments*, créé peu après dans la mouvance que ce que l'on allait dénommer, beaucoup plus tard, la Nouvelle Droite.

Ces envois arrivèrent apparemment au bon moment. Louis Pauwels était alors à l'un des tournants intellectuels de sa vie. A cette époque, l’aventure de *Planète* était déjà derrière lui. Il sortait d'une épreuve sentimentale qui l'avait fortement marqué (« une femme peut détruire un homme plus sûrement que l'alcool et la drogue réunis », devait-il me dire un jour), et qui l’avait amené à écrire son essai sur *La fin de la monogamie*. En 1973, il allait lancer la revue *Question de*, qui prolongerait dans une certaine mesure *Planète*, mais avec un accent mis de façon plus nette sur l'ésotérisme et les problèmes de spiritualité. Je venais moi-même, en 1970, d'entamer une collaboration à *Valeurs actuelles*, qui allait durer plusieurs années. J'y

tenais la chronique des livres d'idées. A l'automne 1971, alors que je me trouvais à Hambourg, j'avais rédigé pour cet hebdomadaire une recension élogieuse de la *Lettre aux gens heureux et qui ont bien raison de l'être*, que Pauwels avait fait paraître peu auparavant chez Albin Michel. Peut-être est-ce la parution de cet article qui joua un rôle de déclencheur. Le fait est, en tout cas, que je reçus peu après un petit mot de Louis Pauwels me disant qu'il serait content de faire ma connaissance. Quelques semaines plus tard, il participait à l'un des premiers colloques nationaux du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne (GRECE), à l'Ecole HEC de Jouy-en-Josas.

Notre première entrevue eut lieu à son bureau des Champs-Elysées, siège des éditions Culture Arts Loisirs, à deux pas des locaux de *L'Express*, où Philippe Grumbach et Robert Namias l'avaient attiré naguère dans un fort misérable guet-apens. Hélène Renard, la secrétaire de Pauwels, qui allait le suivre au *Figaro-Magazine*, était déjà là. J'apercevais aussi Bergier, qui était toujours à demi enfoui sous une montagne de papiers. Pauwels me fit d'entrée un accueil plus qu'amical. Je fus surpris de l'attention avec laquelle il avait lu les diverses publications que je lui avais fait envoyer. Cette rencontre fut le point de départ de notre relation.

Durant les cinq ou six années qui suivirent, nous nous revîmes à maintes reprises. En général, nous déjeunions ensemble sur les Champs-Elysées. Après la création de *Question de*, Pauwels me fit collaborer plusieurs fois à sa nouvelle revue. Il me fit aussi connaître bon nombre de ses relations, comme Marc de Smet, au profit de qui il devait par la suite se dessaisir de la direction de *Question de*, et qui avait déjà supervisé, entre décembre 1971 et avril 1972, la publication d'un très éphémère *Planète* grand format, ou encore l'indianiste Jean Varenne, aujourd'hui décédé, qui devait lui aussi se rapprocher de la Nouvelle Droite au point d'occuper pendant plusieurs années la présidence du GRECE. Louis Pauwels, durant toutes ces années, manifesta un enthousiasme croissant pour les idées de la Nouvelle Droite. Je ne le poussais pourtant pas spécialement à y adhérer. C'est lui qui était demandeur. Là encore, j'étais frappé de l'extrême attention avec laquelle il m'écoutait, tirant sur sa pipe et multipliant les questions. J'en suis plus frappé encore aujourd'hui, quand je songe au nombre de personnalités qu'il avait déjà connues, d'André Breton à Salvador Dali, Hervé Bazin, Armand Lanoux, François Nourrissier ou Félicien Marceau. Je lui fis découvrir l'œuvre de Stéphane Lupasco. Il me parlait longuement de Montherlant, surtout à l'époque où il écrivait pour la télévision une adaptation des *Jeunes filles*, que nous vîmes ensemble, en avant-première, au « Club 13 » de Claude Lelouch. Il multipliait déjà les projets, souhaitant toujours m'y associer. Je le mettais parfois en garde contre les ennuis qu'il risquait de s'attirer. Il balayait mes objections d'un revers de main. Pour répondre plus directement à votre question, je crois qu'il y avait déjà entre nous, non seulement de l'estime intellectuelle, mais beaucoup d'affection personnelle.

Nous nous vîmes bientôt de plus en plus fréquemment. Louis venait souvent chez moi ou m'invitait chez lui, au Mesnil-le-Roi, où je fis la connaissance de sa famille, ainsi que dans sa maison de Trouville, qu'il avait achetée quelques années plus tôt. Il nous arriva aussi de faire des voyages ensemble, à l'occasion d'une conférence, d'un colloque ou d'une réunion. Il fut plusieurs fois l'invité du GRECE. A ses côtés, je participais également à plusieurs émissions de télévision animées par Anne Sinclair, dont une autour de Raymond Aron, et une autre avec Michel Tournier. Il faut ajouter que les idées de la Nouvelle Droite étaient à cette époque encore un peu confuses. A la critique de l'égalitarisme ou de l'américanisme se mêlaient, au

moins chez moi, quelques résidus de positivisme : il ne me paraissait pas encore tout à fait contradictoire de me réclamer à la fois de Nietzsche et de Spengler, d'une part, de Bertrand Russell ou de Carnap, de l'autre ! Cette ambiguïté se retrouve très bien dans *Blumroch ou le déjeuner du surhomme*, paru en 1976, mais aussi dans *Président Faust*, ouvrage sorti deux ans plus tôt et que Louis avait tenu à me dédier. Ces deux ouvrages naquirent en quelque sorte de nos conversations. Blumroch était lui-même, si je puis dire, un curieux mélange de Jacques Bergier et d'Alain de Benoist, ce qui n'échappa pas à certains lecteurs. Tout cela montre à quel point Louis Pauwels connaissait lui-même une sorte de mutation.

Louis Pauwels a-t-il participé, de près ou de loin, à la fondation du GRECE ? A-t-il exercé un magistère particulier auprès des membres fondateurs de la Nouvelle Droite, ou est-ce au contraire la Nouvelle Droite qui lui a fourni les conceptualisations philosophiques et théoriques dont il avait besoin ?

Louis Pauwels n'a nullement participé à la fondation du GRECE, puisque celle-ci est intervenue en 1968, à une époque où nous ne nous connaissions pas encore. Parler d'un « magistère intellectuel particulier » auprès des membres fondateurs de cette école de pensée serait également excessif. Louis était pour nous une personnalité de grand talent, pour qui nous avions tous de l'admiration. En outre, nous ne pouvions qu'être sensibles aux marques d'amitié qu'il ne cessait de nous témoigner. Mais l'influence intellectuelle s'exerçait plutôt dans l'autre sens. Louis manifestait toute l'ardeur des néophytes. Il en rajoutait même souvent sur ce que nous pensions. Je pense qu'il était à la recherche d'une nouvelle vision du monde, d'un nouveau cadre théorique lui permettant de refondre sa pensée. Il excellait d'ailleurs à exprimer nos idées communes par des formules qui lui étaient propres. Mais c'était là un trait de son tempérament. Toute sa vie durant, il avait cherché un cadre de référence pour répondre à ses interrogations et tenter d'éteindre ses inquiétudes. Il était à la recherche d'un dépassement des contraires, d'une synthèse « définitive ». C'était une démarche salutaire, mais qui ne pouvait, tant ses interrogations étaient vastes et ses inquiétudes profondes, qu'engendrer une certaine frustration. A une époque, je crois qu'il a eu le sentiment qu'il y avait une sorte de « noyau secret » de la Nouvelle Droite, auquel il rêvait d'être initié. Lorsque je lui ai dit que le secret était qu'il n'y avait pas de secret, il en fut, me semble-t-il, un peu dépité. Quelques années plus tôt, il s'était fait initier à la maçonnerie. Son passage dans les loges, d'après ce qu'il m'en a dit, s'était traduit chez lui par une grande déception.

Pour quelles raisons selon vous s'était-il éloigné de la politique à la fin des années cinquante ? Et pourquoi y est-il revenu à partir de la fin des années soixante-dix ?

Il m'est difficile de répondre à cette question, mais je ne crois pas que la politique ait jamais représenté pour Louis Pauwels un véritable centre d'intérêt. En fait, il ne s'intéressait à la politique que pour autant qu'elle prolongeait le débat d'idées. Là encore, bien entendu, il ne pouvait qu'être déçu. Tout ce que l'on peut dire, c'est que son originalité d'esprit, son indépendance de vues, lui faisaient ressentir avec un certain accablement le poids des idées reçues. Le conformisme de ce que l'on n'appelait pas encore la « pensée unique » ou la Nouvelle Classe lui pesait. D'autre part, il avait un incontestable talent de polémiste, et il ne lui déplaisait pas de batailler. Le problème est qu'il n'apercevait pas toujours les conséquences de ce qu'il écrivait, sous-estimait la pugnacité de ses adversaires et n'avait pas la fermeté nécessaire pour y faire face. A plusieurs reprises, il lui est arrivé de publier des manifestes de style assez « guerrier ». Mais quand il essuyait une riposte, il en était tout surpris. Confronté à

des adversaires prêts à tout – et donc au pire –, il avait tendance à prendre la tangente et, plutôt qu'à compter ses munitions, à dire qu'on l'avait mal compris. Il ne réalisait pas que la meilleure défense est toujours l'attaque. A mon sens, s'il est revenu à la politique à la fin des années soixante-dix, c'est avant tout parce que l'occasion lui était donnée de participer à une nouvelle aventure de presse, et parce qu'il était heureux de trouver une tribune qui lui permette de faire passer certaines idées. Il n'en reste pas moins, comme il l'a maintes fois répété, qu'il se voulait d'abord écrivain, poète, essayiste, mais certainement pas homme politique. Tout particulièrement à la fin de sa vie, il n'a cessé de regretter qu'on l'ait si souvent jugé à travers des opinions ou des étiquettes qu'il jugeait funestes à sa mémoire comme à son œuvre. Mais le moyen qu'il en aille autrement, après tous ces écrits qu'il avait dispensés ?

Comment analysez-vous son engouement passager pour les idées de Mai 1968, puis la critique intransigeante qu'il en a faite ?

Je ne l'ai pas connu à cette époque, mais il n'est pas impossible que la révolte de Mai 68 lui ait d'abord paru réaliser certaines des aspirations qui s'étaient exprimées dans *Planète*. A certains égards, la revue avait anticipé l'émergence d'une nouvelle classe moyenne culturellement autodidacte, attachée à une certaine « libération sexuelle » et ouverte à ce qui deviendrait le « New Age ». Il faudrait faire ici un examen minutieux des thématiques, et voir d'un peu près la composition politique ou sociologique des participants aux Ateliers Planète. Cependant, Louis ne pouvait qu'être rebuté par ce que de Gaulle avait appelé la « chienlit ». Ce grand imaginatif détestait l'utopisme, l'inflation verbale et ce qu'il appelait l'« idéologie de la marée basse ». Il n'aimait pas le désordre. Sur ce plan, il était beaucoup plus conservateur que « révolutionnaire ». Il détestait la « sinistrose », qu'il définissait comme un pessimisme de principe, une dévaluation du monde, une haine du progrès. Cela l'amenait parfois à faire un éloge excessif d'un monde par rapport auquel il était lui-même en porte-à-faux, ainsi que son ami Paul Sérant ne manqua pas de le relever dans l'ouvrage qu'il publia en réponse à sa *Lettre ouverte aux gens heureux*. Mais c'est aussi la raison pour laquelle Louis était particulièrement sensible à la critique de l'égalitarisme développée par la Nouvelle Droite, ainsi qu'à l'idée que la plupart des idéologies de gauche n'étaient que des laïcisations d'un refus du monde qui s'exprima d'abord, au plan théologique, dans le christianisme primitif. « Le marxisme est la théodicée laïcisée du judéo-christianisme », devait-il écrire en 1981, dans *Le droit de parler*. Mais il allait au-delà. La Nouvelle Droite, quant à elle, s'est très vite détachée du « prométhéisme ». Elle a pris soin de distinguer sa critique de l'égalitarisme de tout ce qui aurait pu apparaître comme une caution apportée à l'aliénation et à l'injustice sociale, à la désappropriation de soi, et aussi au désordre établi. On retrouve là toute l'ambiguïté de la position de Louis Pauwels. D'un côté, il avait été profondément marqué par des influences « traditionnelles » et « antimodernes », comme celles de René Guénon ou de Gurdjieff, de l'autre, il y avait toujours chez lui un fond libéral ou « teilhardien » qui le portait à faire dans une certaine mesure l'apologie du « progrès ». Il a eu, par exemple, des mots très durs pour les écologistes, alors que, pour ma part, j'ai assez vite éprouvé pour eux de la sympathie. De même, Pauwels voyait clairement les limites du « New Age », mais en même temps il ne pouvait se dissimuler que l'« idéologie *Planète* », si l'on peut employer ce terme, en avait été, au moins sur certains plans, le précurseur. En fait, il cloisonnait aisément les différentes périodes de son existence, dont il refermait les épisodes comme autant de tiroirs. Je fus moi-même frappé, et même un peu choqué, par l'indifférence apparente avec laquelle il

accueillit, en 1978, l'annonce de la mort de Jacques Bergier, à qui il devait pourtant, quant au fond, l'essentiel du succès du *Matin des magiciens*.

Voulait-il initialement, en fondant « Le Figaro-Magazine » sous l'égide de Robert Hersant, diffuser les idées de la Nouvelle Droite auprès de l'opinion, comme on l'a prétendu, ou pas ? Quel souvenir gardez-vous du Pauwels patron de presse ?

Outre le désir bien légitime de ne pas manquer l'occasion de se lancer dans une nouvelle aventure de presse, Pauwels était sans conteste désireux de diffuser les idées de la Nouvelle Droite. Je me souviens très bien des conversations que nous avons eues lorsque Robert Hersant, après l'avoir nommé directeur des services culturels du *Figaro*, lui avait proposé, en 1977, de prendre la tête de ce supplément de fin de semaine, intitulé « Le Figaro-Dimanche », qui allait un an plus tard donner naissance au *Figaro-Magazine*. « Cela n'aura de sens, me disait-il, que si je le fais avec vous ». C'est ainsi que, pendant plusieurs mois, Louis et moi avons tenu alternativement, chaque semaine, une chronique de critique de livres dans « Le Figaro-Dimanche ». Nous décidions en général ensemble des ouvrages dont nous allions traiter. Début 1978, je reçus par ailleurs, pour mon livre intitulé *Vu de droite. Anthologie critique des idées contemporaines*, paru un an plus tôt aux éditions Copernic et qui avait rencontré un assez vaste écho, le Grand Prix de l'Essai de l'Académie française. Le secrétaire perpétuel de l'Académie était alors Maurice Druon, que j'avais déjà eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois. Il m'appela un soir chez moi pour me demander si je n'étais « pas hostile » à ce que ce Prix me soit décerné. Je le rassurai. Louis était aux anges.

Lorsque le projet du *Figaro-Magazine* commença à se concrétiser, Pauwels fit appel à moi pour lui trouver le plus grand nombre possible de collaborateurs. Outre Jean-Claude Valla et Patrice de Plunkett, dont il avait déjà eu l'occasion d'apprécier les grandes qualités professionnelles, il souhaitait également me confier un poste important dans l'organigramme du journal. Quand je déclinai son offre, il fut grandement étonné. Je lui expliquai que m'investir totalement dans ce projet m'obligerait à abandonner des entreprises, certes plus modestes, mais que je croyais indispensables à l'élaboration et à la diffusion de mes idées. « Mais enfin, me dit-il, c'est votre carrière que je vous propose de faire ! Vous aurez un titre, un gros salaire, un secrétariat, une voiture... » Quand je lui expliquai que je m'étais fixé pour règle de ne jamais rechercher en priorité mon intérêt personnel, sa surprise se doubla d'une crainte : « Mais alors, comment va-t-on faire ? » Je lui fournis des solutions, lui proposai des hommes, l'assurai de leur compétence. On convint finalement qu'il se tiendrait en étroite liaison avec moi, pour déterminer les thèmes ou les sujets à aborder, et que je collaborerais en outre régulièrement au journal. Je lui fis (ou lui avais déjà fait) connaître Michel Marmin, Grégory Pons, Yves Christen, Henri-Christian Giraud, François Lebrette, et bien d'autres. C'est ainsi que tout commença. Du *Figaro-Magazine*, Pauwels voulait alors faire « un *Nouvel Observateur* de droite ». « Ce sera l'organe de la Nouvelle Droite », ajoutait-il chaque fois que nous nous voyions. Et le fait est que, pendant cette période qui s'est étendue de 1977 à 1979, c'est-à-dire du lancement du « Figaro-Dimanche » à la campagne autour la « Nouvelle Droite », presque tous les éditoriaux de Louis furent un assez fidèle reflet (et parfois même un peu plus) des idées et des travaux de la Nouvelle Droite.

Le premier numéro du *Figaro-Magazine* parut le 7 octobre 1978. Le statut particulier qui était le mien faisait que, bien que n'appartenant pas à l'équipe des collaborateurs permanents, je n'en étais pas moins très souvent au journal, rue Montmartre. Les relations avec *Le Figaro*

quotidien, qui avaient ses bureaux rue du Louvre, n'étaient pas très bonnes : le succès du magazine y faisait des jaloux. Je ne pense pas que Louis ait été un très bon patron de presse. Il n'en avait pas le tempérament. Pudique, voire timide, il était mal à l'aise pour animer une équipe, et savait rarement trouver les mots par lesquels le directeur d'un journal peut conquérir le cœur de ses journalistes. En fait, il ne se sentait bien que dans les conversations en tête à tête. De plus, fondamentalement indécis, il avait le plus grand mal à dire « non ». Un auteur extérieur venu lui proposer un article se voyait presque toujours prodiguer des félicitations : « Votre papier est épatant, on va le publier tout de suite ! » Après quoi le postulant était invité à aller voir le rédacteur en chef, dont le bureau se trouvait à l'étage du dessous, afin de régler les détails pratiques de la publication. Pendant qu'il descendait l'escalier, Pauwels appelait le rédacteur en chef au téléphone : « Je vous envoie untel, qui m'a proposé un article très mauvais. Pas question de le publier ! » Il en résultait des situations impossibles...

Mais il y avait aussi tout ce qui se déroulait en marge du journal. A cette époque, je voyais Louis au moins deux ou trois fois par semaine. En plus de mes articles (j'en ai publié au total près d'une centaine dans le magazine), je lui apportais des idées de dossiers. Je le mettais en contact avec des collaborateurs possibles. Nous participions ensemble à des colloques, nous nous voyions pendant les week-ends. Pour le 90e anniversaire du philosophe Louis Rougier, en avril 1979, nous organisâmes, de concert avec Maurice Allais, une réception à la Maison des Polytechniciens. Je me souviens aussi d'un voyage mi-touristique mi-publicitaire en Tunisie, où les frasques de la princesse Esmeralda de Belgique – épisode véritablement picaresque – provoquèrent quelques remous au sein de la rédaction. C'est également l'époque où Louis et moi-même faisions partie d'un petit groupe intitulé « Maiastra », qui se réunissait tous les deux mois à Paris, au domicile de Claude et Norbert Beyrard, pour échanger des idées sur les problèmes les plus variés. Il y avait là des personnalités aussi diverses que le général Gallois, Claude Tresmontant, René Huyghe, Pierre Chaunu, Pierre-Paul Grassé, Jacques Vernant, Olivier Giscard d'Estaing, etc. Ces rencontres débouchèrent sur un ouvrage collectif, publié chez Plon, dont il fut abondamment parlé dans la presse.

Comment expliquez-vous la grande rupture de 1983 ? Est-ce l'antichristianisme de la Nouvelle Droite qui a heurté le public bourgeois du magazine, ou y a-t-il eu d'autres raisons ? Comment Louis Pauwels a-t-il réagi à cette crise, et quels sont les contacts que vous avez eus par la suite avec lui ? Regrettez-vous aujourd'hui cette aventure journalistique à ses côtés ou non ?

« Rupture » est un mot excessif, et la question religieuse n'y a pratiquement joué aucun rôle, car *Le Figaro-Magazine* ne s'est jamais montré agressif sur ce point. Je dirais plutôt qu'il y a eu une prise de distance progressive, sous l'influence de toute une série de facteurs assez différents. Il faut, pour bien comprendre comment les choses se sont passées, saisir d'abord à quel point l'énorme succès du *Figaro-Magazine*, associé aux idées qu'il véhiculait, a représenté un choc pour les maîtres à penser de l'idéologie dominante. Des thématiques qui, jusque là, n'avaient trouvé à s'exprimer que dans des cénacles assez restreints, se trouvaient d'un seul coup diffusées à une vaste échelle. Après dix semaines de parution, l'hebdomadaire avait déjà porté le tirage du quotidien à près de 400 000 exemplaires. Au plus fort de son histoire, il devait parvenir à près de 850 000 exemplaires. C'était plus que beaucoup ne pouvaient en supporter. Ce qu'on a appelé la campagne de l'« été de la Nouvelle Droite », en 1979, en fut la première conséquence.

Cette campagne avait au départ plusieurs objectifs. Il s'agissait d'abord, bien sûr, d'enrayer la propagation des idées de la Nouvelle Droite (à laquelle ce qualificatif fut alors appliqué pour la première fois), ensuite d'affaiblir un patron de presse, Robert Hersant, qui était déjà depuis longtemps dans le collimateur de certains, en lui reprochant d'avoir permis cette propagation, et éventuellement de nuire au président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, dont Louis Pauwels soutenait alors plus ou moins les positions (l'image du chef de l'Etat avait d'ailleurs figuré en couverture du premier numéro du *Figaro-Magazine*). C'était en fait une sorte de jeu de billard à bandes, puisqu'à travers la Nouvelle Droite, on s'en prenait à Giscard et à Hersant. La campagne fut d'abord lancée, probablement de concert, par *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur*, puis fit rapidement fait boule de neige. En l'espace de quelques semaines, plusieurs centaines d'articles furent consacrés à la Nouvelle Droite, qui s'est ainsi trouvée propulsée sous le feu des projecteurs. Après les articles, il y a eu les livres, les émissions de radio et de télévision. Des gens qui n'avaient pas la moindre idée de ce qu'était la Nouvelle Droite, comme Georges Hourdin, lui consacrèrent des ouvrages. *France-Soir* publiait deux pages de débats, où j'étais opposé notamment à Laurent Fabius et à Jean Lecanuet, j'étais interviewé par *Playboy*, la télévision japonaise venait me demander si je comptais me présenter aux élections présidentielles... C'était surréaliste.

Cette campagne n'eut pas tout à fait l'effet escompté. Ses auteurs avaient en effet oublié l'un des traits caractéristiques de notre époque, à savoir que toute publicité, fût-elle négative, équivaut de nos jours à une valorisation. Dire partout du mal de la Nouvelle Droite, c'était lui donner la vedette. De fait, en l'espace de quelques semaines, la Nouvelle Droite reçut une manière de consécration internationale. Le GRECE vit affluer vers lui des adhérents (parfois peu conformes au profil recherché), et nos publications augmentèrent sensiblement leur tirage. Pour ma part, je n'étais guère préparé à entendre ainsi résonner les trompettes de la renommée. Du jour au lendemain, je devenais quelqu'un qu'une multitude de groupes et d'associations voulaient inviter, à qui les grands éditeurs demandaient des manuscrits, dont on voulait connaître l'avis sur les questions les plus diverses. Pour être franc, je ne pris guère de goût à cette notoriété. Je vis comment elle pouvait naître, quelles perspectives elle offrait, comment on pouvait l'exploiter. Mais j'étais sans doute trop intellectuel ou trop conscient des compromissions qu’une « belle carrière » impliquait pour chercher à en profiter. A l’exception du « Panorama » de France-Culture, dont j’acceptai de devenir un collaborateur régulier – j’allai y demeurer pendant plus de dix ans –, j'ignorai la plupart des ouvertures qui s'offraient alors à moi. Certains me l'ont reproché.

Louis Pauwels avait, lui aussi, été pris au dépourvu par cette campagne. La question se posait de savoir comment *Le Figaro-Magazine*, qui suspendait sa parution au mois d'août, réagirait à la rentrée. Louis et moi décidâmes de laisser faire et de ne rien dire. Je savais que mon premier article de rentrée était attendu. Je choisis de faire un clin d'œil et publiai, dans le numéro du 6 octobre 1979, un texte intitulé : « Une révélation : la Nouvelle Droite… russe » ! Entre temps, j'avais également rédigé, en toute hâte, un recueil d'articles intitulé (à la suggestion de Louis Pauwels) *Les idées à l'endroit*, qui fut publié par Albin Michel, dans une collection dirigée par Jean-Edern Hallier, et donna lieu à une grande émission chez Bernard Pivot. A cette date, il me semble que Louis était plutôt content de cette notoriété à laquelle j’avais accédé. Mais il commençait aussi à mesurer que ma présence à ses côtés pouvait lui créer des difficultés.

C'est alors, en 1980, que les pressions de toutes sortes commencèrent à se multiplier. Pressions des banques, pressions de certaines personnalités ou de certains secteurs d'opinion, pressions du lobby publicitaire surtout. La dépendance des journaux par rapport à la publicité les rend évidemment vulnérables. Le « scandale » public n'avait rien donné. Pour nous réduire au silence, on s'employa à multiplier les pressions en coulisses. J'ignore quelle fut exactement l'attitude de Robert Hersant, car je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer une seule fois. Louis ne cessait de m'assurer de ses bons sentiments à mon endroit, mais compte tenu de la fragilité de son empire de presse, il ne pouvait être totalement indifférent aux pressions. Là dessus survint l'extravagante affaire de l'attentat de la rue Copernic. Jean Pierre-Bloch, président de La Licra, eut le front de déclarer que cet attentat, dont il devait s'avérer qu'il avait été commis par des terroristes venus du Proche-Orient, était la conséquence, directe ou indirecte, d'un certain « climat » intellectuel que *Le Figaro-Magazine* avait contribué à créer. Pierre-Bloch devait se rétracter par la suite, mais sur le moment, compte tenu de l'émotion intense suscitée par l'événement, des réactions hystériques s'ensuivirent. La police fit savoir à Louis Pauwels, Alain Griotteray et moi-même que notre sécurité ne pouvait être assurée et qu'il valait mieux « prendre du champ ». Je dus quitter mon domicile et vivre quelques jours à Paris, dans une sorte de clandestinité ! Louis Pauwels me fit donner discrètement rendez-vous. Nous nous rencontrâmes au Pavillon des roses à Bagatelle. Louis portait des lunettes noires. Il parlait en regardant autour de lui. On se serait cru dans un roman de John Le Carré. Tout cela ne manqua pas de l'éprouver

Dans un premier temps, Louis Pauwels s'efforça de résister du mieux qu'il put. Mais il n'avait pas l'âme d'un martyr, et n'était pas du bronze dont on fait les statues. Il faut bien le dire, Louis manquait de cette forme particulière de courage qu'est le courage civil. Trop inquiet, trop anxieux, il n'avait pas non plus la sérénité des vieilles troupes. Et surtout, bien qu'il s'en défendît et reconnût en privé la vanité de ce genre de choses, il était incroyablement sensible aux honneurs. Ses origines modestes nourissaient chez lui un formidable désir de reconnaissance. Il n'a jamais cessé de dire sa fierté d'être issu du peuple, mais il avait la hantise d'y retourner. Sa grande affaire était l'Académie française, où il rêvait d'être élu. Dès l'époque du « Figaro-Dimanche », il avait tout fait pour en séduire les membres. Le moindre fond de tiroir d'un académicien se voyait accueilli avec enthousiasme. C'est pourquoi Louis accordait tant d'importance à Jean d'Ormesson, qui par le passé l'avait pourtant accusé de façon méprisante de contribuer à la « confusion des valeurs » (*Arts*, 27 février 1963). Cette stratégie était extraordinairement naïve. Les académiciens étaient ravis d'être publiés dans *Le Figaro-Magazine* mais, pour la plupart, n'avaient nullement l'intention de faire rentrer Pauwels dans leur compagnie ! Celui-ci dut en définitive se contenter d'être élu membre de l'Institut.

Louis céda par paliers. Il crut, naïvement là aussi, qu'il était possible de ne se soumettre qu'à moitié. Il n'avait pas compris (ou ne voulait pas voir) qu'une fois le doigt mis dans l'engrenage, le corps tout entier finit par y passer : la grande règle de la « repentance », c'est qu'on ne se repent jamais assez ! Successivement, Michel Marmin ayant déjà dû quitter *Le Figaro*, où Claude Baignères lui avait reproché d'avoir critiqué le festival du film américain de Deauville, il se sépara de Grégory Pons, puis de Jean-Claude Valla. Il en était triste et, je crois, un peu honteux. A chaque fois, il m'expliquait qu'il ne pouvait « pas faire autrement », que cette décision le peinait à l'extrême, mais qu'il fallait « céder du terrain ». Il me laissait entendre que c'était une façon de mieux préserver ma propre position, alors qu'en réalité ces exclusions successives ne pouvaient que m'isoler. Ses convictions, cependant, étaient alors

tout à fait inchangées. Il était seulement soumis à des impulsions contradictoires. La Nouvelle Droite était à la fois sa principale source d'inspiration et ce qui lui créait le plus de difficultés. Il lui devait l'essentiel de ses idées du moment, mais sa proximité par rapport à elle représentait un obstacle à sa réussite. Louis supportait très mal d'être diabolisé. Je me souviens qu'en 1973, dans une conversation que nous avions eue au « Fouquet's », il avait évoqué ces hérétiques du Moyen Age à qui l'on tendait un miroir pendant qu'on les torturait, afin qu'en contemplant leurs propres grimaces ils puissent avoir un avant-goût de l'enfer ! Louis a profondément souffert de ce qu'il appelait la « fausseté de son image ». Pour résister, il lui aurait fallu une âme d'acier. Il ne l'avait pas.

Depuis huit ou neuf ans que Louis entretenait d'étroites relations avec elle, la Nouvelle Droite avait par ailleurs évolué. A ses débuts, dans l'immédiat après-Mai 68, elle était surtout une sorte de « *think thank* » qui tentait de résister à l'hégémonie intellectuelle de la gauche. Mais le climat avait changé. A la fin des années soixante-dix, le gauchisme s'était déjà effondré. On assistait à un effondrement des chapelles idéologiques et à un prodigieux « recentrage » des programmes politiques. Cela ne veut pas dire que les débats étaient plus ouverts, bien au contraire. Mais les blocages étaient d'une nature différente : au « terrorisme intellectuel » était en train de succéder la « police de la pensée », qui n'est pas tout à fait la même chose. Devenue une véritable école de pensée, la Nouvelle Droite (dont il ne faut pas oublier que la dénomination venait d'être inventée par les médias) voyait bien que l'on était en train de sortir à la fois de l'après-guerre et de la modernité. Elle se situait de moins en moins par rapport à un clivage droite-gauche qui devenait chaque jour plus obsolète. Il n'en allait pas de même de Louis Pauwels. En 1981, l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République fut pour lui un véritable choc. L'entrée de ministres communistes au gouvernement lui fit croire que l'on allait changer de société. Durant quelques mois, je sentis chez lui une peur presque palpable. « Si vous avez des choses précieuses, enterrez-les dans votre jardin », me dit-il un jour. Je crus qu'il plaisantait. Il ne plaisantait pas. Pour ma part, j'étais au contraire convaincu que la nomination de ministres communistes allait marquer le début du déclin du PC et, d'une façon plus générale, la fin du socialisme à la française, au profit d'un « libéralisme de gauche » instrumentalisé par l'expertocratie de la Nouvelle Classe. Ce tournant politique joua un rôle important dans l'évolution de Louis. Il me semble qu'il s'est dit alors que l'heure était moins à la défense des idées qu'à la résistance politique. Cela le poussa à assumer des positions « droitistes » qui n'étaient pas les miennes. Les expériences Reagan et Thatcher lui devinrent subitement sympathiques. La Nouvelle Droite, au contraire, accentuait avec force sa critique du libéralisme et des Etats-Unis. S'il y eut « rupture », c'est à ce moment-là qu'elle se produisit et pour les raisons que j'ai dites.

La chronologie est facile à reconstruire. Début 1981, j'avais publié chez Albin Michel un livre intitulé *Comment peut-on être païen*, que Louis avait lu avec enthousiasme. Dans son propre ouvrage, au titre si nietzschéen, *Comment devient-on ce que l'on est*, il devait d'ailleurs en reprendre les idées essentielles. Mais à l'automne, dans *Eléments*, je publiais un texte d'orientation analysant les récents événements politiques, où j'écrivais, à propos de la victoire électorale de la gauche : « Cette victoire est normale. Nous dirons même qu'elle est juste [...] Objectivement parlant, l'ex-majorité ne méritait pas de rester au pouvoir, alors que la gauche, elle, méritait d'y parvenir ».

Le 12 décembre 1981, je fis paraître dans *Le Figaro-Magazine* une brève anthologie de textes de Gustave Le Bon. C'était au lendemain des polémiques qui avaient entouré la tenue

du colloque « Une alternative pour la France ». A cette occasion, Louis avait été soumis à de violentes pressions, notamment de la part de Lionel Stoléru et de Michel Drancourt, pour que je ne puisse pas y prendre la parole. Afin de ne pas mettre Pauwels en difficultés, j’avais moi-même fini par renoncer à y participer. En ouvrant le journal, je découvris que ma signature avait été supprimée au bas de la présentation que j’avais faite de ces textes de Le Bon. J'écrivis à Louis Pauwels pour m'en étonner. Il me répondit une lettre qui décrit bien, je crois, l'état d'esprit qui était alors le sien. J’en extrais ce passage remarquable : « Mes sympathies sont connues. Aucun homme public, mon cher Alain, n’a plus marqué que moi sa sympathie pour vos idées, son admiration pour votre esprit, son amitié pour votre personne. Et rien n’a jamais ébranlé cela. Je suis passé, en vous découvrant avec vos amis, d’une conscience solitaire à une conscience solidaire. Je l’ai dit maintes fois. J’ai rendu cette solidarité manifeste autant que je l’ai pu. [Mais] c’est un fait aussi que nos ennemis sont aux postes de commande (plus que jamais) et n’attendent qu’une occasion pour dénoncer quelque “complot”. Cela nous oblige à passer assez souvent de la voie du Lion à celle du Singe […] N’oubliez pas que vous avez le temps devant vous. Moi, pas. Cette mince fissure qui nous sépare est profonde. Elle explique bien des choses ». Louis terminait en me redisant sa « profonde affection ».

Les pressions incessantes, mais aussi l’évolution de la formule du journal – condamné à une superficialité grandissante en raison de l’objectif, fixé par Robert Hersant, de parvenir à un niveau de ventes toujours plus élevé – et la nouvelle conjoncture politique firent que ma collaboration au journal s’est rapidement dégradée. En février 1982, je publiai encore un entretien avec Boris Bajanov, l’ancien secrétaire de Staline, puis un article sur Karl Marx le mois suivant. Ce furent les derniers. A la même époque, en mars 1982, prévoyant que nous nous orientions vers une conquête du monde par la logique du marché, je désignais les Etats-Unis d'Amérique et l'individualisme libéral comme l'« ennemi principal ». A l'automne 1982, j'approuvais le discours prononcé le 27 juillet à Mexico par Jack Lang, discours dans lequel le ministre de la Culture avait dénoncé l'« empire du profit » et l'« internationale des groupes financiers », en évoquant l'inquiétante perspective d'un « mode uniformisé de vie que l'on voudrait imposer à la planète entière ». Or au même moment, Patrice de Plunkett, qui s'était empressé de prendre ses distances avec la Nouvelle Droite dès qu'il avait senti qu'y demeurer pouvait nuire à ses intérêts personnels, publiait un violent pamphlet contre Jack Lang.

A partir de cette date, Louis Pauwels commença à professer des idées libérales, qui étaient tout à l'opposé de mes convictions. Il se rapprocha de Guy Sorman, d'Alain Minc, des « nouveaux économistes » – et même de Bernard-Henri Lévy qui, lui aussi, ne l'avait pourtant pas ménagé – et, semaine après semaine, célébra dans ses éditoriaux la « liberté d’entreprendre » et le « grand retour du libéralisme », tout en dénonçant un « socialisme » qui n'était déjà plus que l'ombre de lui-même. Cette nouvelle orientation devait atteindre son apogée avec le texte paru le 11 mai 1985 dans *Le Figaro-Magazine* sous le titre : « Pourquoi nous combattons ». De son côté, Patrice de Plunkett, chez qui la terreur de tomber en disgrâce stimulait de plus en plus le penchant pour la bouteille, mit un point d'honneur à faire partir ou chasser du journal ceux grâce à qui il y était entré. Pour ma part, m'étant toujours intéressé au cinéma, je suggérai à Louis de m'attribuer une chronique vidéo. Il accepta cette idée d'autant plus facilement, me semble-t-il, qu'elle atténuait un peu sa mauvaise conscience. Cette chronique avait le seul mérite d'être bien payée. Je devais la conserver jusqu'en 1992, soit pendant douze ans. Entre temps, plusieurs de nos amis avaient eu l'occasion de participer à

une autre aventure de presse, celle de l'hebdomadaire *Magazine-Hebdo*, lancé par Alain Lefebvre.

Contrairement à ce qui a pu se dire ici ou là, la « rupture » a donc été très progressive. J'ajouterai qu'elle n'a jamais été totale. Durant la seconde moitié des années quatre-vingt, je ne pense pas que Louis Pauwels ait été très heureux. Il y avait quelque chose de forcé dans les positions qu'il prenait, et ma conviction est qu'il n'y adhérait qu'à demi. Simplement, il s'était engagé dans une sorte d'engrenage dont il ne pouvait plus sortir. Nos relations avaient changé, bien entendu, mais elles ne se sont jamais totalement interrompues. Louis me faisait des signes de temps à autre. Je sentais qu'il avait la nostalgie de ce que nous avions connu et réalisé ensemble. Début 1987, il me téléphona pour me dire qu'il avait « envie de me voir ». Nous nous retrouvâmes pour déjeuner au « Grand Véfour », place du Palais-Royal, le 6 janvier 1987. Je garde de cette entrevue un souvenir extrêmement vif. Louis était amer, et cette amertume n'était pas doute pas étrangère au désir qu'il avait eu de m'appeler. François Léotard, alors ministre de la Culture, qui avait prévu de lui remettre je ne sais quelle décoration, venait d'y renoncer en raison de la polémique provoquée par son éditorial sur le « sida mental », paru le mois précédent, au moment des manifestations étudiantes. Louis était déçu, frappé de ce manque de courage, qui n'aurait pourtant pas dû le surprendre. Je le sentis désemparé, découragé. Nous parlâmes de choses et d'autres, puis, vers la fin du repas, il me dit brusquement : « Dites-moi, mon cher Alain, pourquoi est-ce que je ne lis plus vos excellents articles dans *Le Figaro-Magazine* ? » Je le regardai, un peu interloqué, avant de lui répondre : « Mais, cher Louis, c'est parce que vous n'avez plus souhaité que j'y écrive ! » Il y eut un moment de silence, et Louis me dit, en détachant les mots : « C'est vrai. Je suis vraiment un salaud ». Je m'empressai de l'assurer qu'il n'en était rien. Quand j'y repense aujourd'hui, je reste convaincu de sa sincérité. Tout Louis était dans ces mots-là.

Ce fut la dernière fois que je vis Louis Pauwels. Mais bien entendu, il continuait à me lire. Il recevait d'ailleurs toujours les publications auxquelles je collaborais. Son dernier éditorial du *Figaro-Magazine* parut le 13 novembre 1992. Quelques mois plus tard, un numéro d'*Eléments* dut réveiller chez lui quelques souvenirs. C'était à une époque où la Nouvelle Droite avait dû faire face à une nouvelle série d'attaques, qui avaient tenté, en plus petit, de renouveler la campagne de 1979, sans d'ailleurs obtenir plus d'effets. Nous y répondions dans ce numéro d'*Eléments*, qui contenait aussi un article que j'avais écrit en hommage à Jean Cau, qui venait de mourir. L'une et l'autre chose poussèrent apparemment Louis à m'écrire. En date du 8 octobre 1993, il m'envoya une lettre, dont voici le texte intégral : « Je suis toujours heureux de recevoir *Eléments*. Le dossier sur la police des idées, qui est, hélas, juste, m'a rappelé la première grande campagne contre la Nouvelle Droite. Je n'ai jamais regretté de m'y être trouvé mêlé. Votre article en forme de lettre à Jean Cau est *admirable*. Vous savez peut-être que j'ai quitté *Le Figaro-Magazine*, n'y conservant que des éditos, bien que mon nom figure encore illusoirement à l'ours. Ce retrait ne m'a pas été dicté seulement par l'âge et le besoin d'user autrement du temps qui me reste. Si je fais le bilan de ces quinze ans, je le trouve en partie négatif. Vous comprendrez que j'éprouve aujourd'hui un certain désir de vous le dire. Je voudrais que vous sachiez que ma grande estime et ma sympathie vous demeurent acquises ». Je lus cette lettre avec beaucoup d'émotion. Elle en disait long sur les sentiments que Louis éprouvait.

Louis Pauwels est mort le 28 janvier 1997. Je n'ai bien entendu jamais regretté d'avoir participé à ses côtés à l'aventure du *Figaro-Magazine*. Je lui reste infiniment reconnaissant de

m'y avoir associé, non pas tant pour moi-même que pour les idées auxquelles il a ainsi permis, pendant quelques années, d'acquérir une formidable audience. Louis Pauwels est très certainement la personnalité extérieure à la Nouvelle Droite à laquelle celle-ci doit le plus. Ce qui en revanche rend amer, c'est de voir comment cette aventure s'est achevée, sous l'effet conjugué des reculades et des pressions. Après le départ de la plupart des membres de la Nouvelle Droite, le journal dont Louis avait voulu faire un « *Nouvel Observateur* de droite » est devenu une sorte de *Jours de France* des beaux quartiers. On continuait d'y voir des signatures prestigieuses et de belles images sur papier glacé, mais il n'y avait plus de substance, plus de fond. Patrice de Plunkett a fini par être licencié fin 1996, pour être remplacé par Franz-Olivier Giesbert. Le 10 octobre 1998, le journal a fêté son dixième anniversaire en publiant un cahier spécial qui réécrivait sa propre histoire à la façon de l'« Encyclopédie soviétique » : dans la chronologie qui s'y trouvait, tous nos noms avaient disparu. A cette date, les ventes du *Figaro-Magazine* avait chuté, en dix ans, de près de 200 000 exemplaires. Certains amis y collaborent encore aujourd'hui. Ils traitent des sujets qu'on leur demande de traiter, non de ceux sur lesquels ils aimeraient écrire. Ils ont la mangeoire, mais hélas ! aussi le collier.

Louis Pauwels était-il plutôt selon vous un auteur païen ou un auteur stoïcien ? Les deux choses sont-elles forcément compatibles ? Peut-on considérer « L'amour monstre » comme un roman païen ? Et « L'apprentissage de la sérénité » comme un essai stoïcien ? D'où lui venait, par ailleurs, sa fascination pour l'histoire de Rome et tout particulièrement pour sa chute ? Parliez-vous souvent, entre vous, de la civilisation romaine, ou antique en général ?

Pendant toute la période où je l'ai connu, il se définissait sans aucun doute comme « païen ». Il suffit de lire *Comment on devient ce que l'on est*, profession de foi dont le titre est à lui seul révélateur, pour voir l'importance qu'il attachait à cet aspect des idées de la Nouvelle Droite, aspect qui est incontestablement celui qui l'a le plus séduit. La découverte de la pensée païenne ne fut pas pour lui une « conversion », mais une prise de conscience : il découvrait ce qu'il pensait avoir toujours été. Mais il est vrai qu'il se disait aussi stoïcien. Je ne suis pas sûr, en réalité, qu'il ait tant que cela fréquenté la pensée stoïcienne. Il ne voyait pas, par exemple, ce que cette pensée pouvait avoir d'universaliste, ni en quoi elle présentait, dans le regard porté sur le corps notamment, des affinités avec la pensée chrétienne. Il prenait le mot dans le sens que lui a donné l'usage courant : la capacité de subir des épreuves sans se plaindre, l'équanimité, l'égalité d'âme. La notion de stoïcisme était chez lui toujours associée à celle de sérénité. Mais bien entendu, si la sérénité était pour lui un but, c'était un but inaccessible. Louis voulait d'autant plus faire l'« apprentissage de la sérénité » qu'il était une âme fondamentalement inquiète, une nature fondamentalement anxieuse. Il était en fait tout sauf serein ! Mais il y avait toujours en lui deux personnages. Le personnage qu'il aurait voulu être, un personnage à la Marc-Aurèle ou à la Montherlant, indifférent aux honneurs comme à l'adversité, et l'autre, qui resurgissait toujours pour combattre ou tempérer le premier. Relisez *Les dernières chaînes* : « Je porte en moi une nostalgie et une contradiction. L'homme vertical, celui de la distance, de l'espace intérieur, est mal à l'aise depuis toujours au sein d'un monde profane dont la triviale agitation lui est pourtant nécessaire ».

S'il était fasciné par la chute de l'empire romain, c'est qu'après bien d'autres, d'Eward Gibbon à Georges Sorel et de Nietzsche à Louis Rougier, il faisait un parallèle entre le déclin de la culture antique et le monde dans lequel il vivait. Les chrétiens lui apparaissaient comme des « anarchistes » dont les croyances nouvelles, heurtant de plein front les mœurs des « vieux

Romains », avaient provoqué la mort d'une culture grandiose. Cette vue était évidemment une simplification, mais elle n'est pas fausse, comme en témoignent les écrits de Celse, de Simmaque, de Porphyre ou de Julien. Nous avons eu sur ce thème d'innombrables discussions. La ruine du monde antique sous les coups de boutoir du christianisme naissant est d'ailleurs l'un des sujets que Louis m'avait demandé de traiter dans *Question de*. De même, l'un des motifs de son admiration pour Louis Rougier tenait aux ouvrages que celui-ci avait publiés sur cette question. Louis avait une immense admiration pour les anciens Romains, beaucoup plus que pour les Grecs, peut-être trop philosophes à son goût. Ses figures de prédilection étaient Marc-Aurèle et Titus. Il m'en parlait avec émotion, et parfois avec véhémence. C'est d'ailleurs à Marc-Aurèle qu'il devait emprunter le titre de son dernier livre, qu'il acheva pratiquement à la veille de sa mort, *Les dernières chaînes*. A un moment, il s'était mis en tête d'écrire un grand roman historique dont la fin de l'empire romain aurait constitué le cadre, et dans lequel il aurait développé le parallèle que je viens d'évoquer. Dans cette intention, il me fit demander à notre ami Pierre Vial, professeur d'histoire à l'université de Lyon (et dont personne n'aurait alors pensé, à commencer par lui-même, qu'il rejoindrait un jour le Front national !), de lui préparer, documents à l'appui, une sorte de scénario. Vial travailla d'arrache-pied sur ce projet. Il rédigea même plusieurs chapitres, dont Louis comptait s'inspirer et dont je possède toujours les copies. Ce projet ne fut jamais réalisé. Ce qui est curieux, c'est que Montherlant avait conçu un projet assez semblable, en l'occurrence un roman qui se serait intitulé *Le préfet Spendius*, et qu'il renonça lui aussi à écrire (ou à faire paraître) pour des raisons qui lui furent propres.

Etait-il déjà antichrétien avant que vous le connaissiez, ou la religion chrétienne lui était-elle alors seulement indifférente ? Comment analysez-vous l'épisode de sa conversion au catholicisme ? Vous a-t-elle déçu ?

Vis-à-vis du christianisme, il me semble que Louis Pauwels, avant de rencontrer la Nouvelle Droite, était plutôt indifférent. Cette indifférence est toutefois déjà remarquable si l'on tient compte de l'intérêt qu'il n'avait cessé de porter aux questions religieuses et aux doctrines spirituelles. Il me semble en outre que, pour que la critique du christianisme ait trouvé chez lui une telle résonance, il fallait qu'elle tombât dans un cœur préparé. Il est difficile d'en dire plus. Ce qui est sûr, c'est que Louis, alors même qu'il considérait l'homme comme un « animal religieux », voyait dans le christianisme une religion dont l'esprit général provoquait en lui une véritable répulsion. Sur ce sujet, comme je l'ai dit, il avait même tendance à en rajouter, à la grande joie de l'ancien maurrassien Patrice de Plunkett qui, du temps qu'il était à la Nouvelle Droite, s'affirmait lui-même férocement antichrétien.

Les circonstances de sa conversion m'ont été rapportées par des proches. Ayant glissé sans cause apparente au bord de la piscine d'un hôtel d'Acapulco où Robert Hersant avait coutume de l'emmener, et s'étant ainsi fracturé le col du fémur, il aurait éprouvé le sentiment d'avoir été poussé par le doigt de Dieu ! Apprenant l'événement, Patrice de Plunkett, dans la minute, résolut bien entendu de se « convertir » à son tour ! Un second miracle, en quelque sorte. D'émouvantes confessions s'ensuivirent auprès de Mgr Lustiger. Cette conversion ne me surprit pas vraiment. Au cours de sa vie, Louis n'avait cessé de se convertir successivement aux choses les plus différentes. Ce tournant coïncida d'ailleurs avec l'évolution politique que j'ai évoquée plus haut. Déjà admirateur de Ronald Reagan, Louis se mit à regarder Jean-Paul II d'un autre œil. Il devint « reagano-papiste ». Pour être franc, je n'ai jamais pris cette conversion au sérieux, et surtout je ne suis pas sûr que Louis en ait été lui-même

véritablement changé. Je ne mets certes pas en cause sa sincérité. Louis s'est efforcé de croire au christianisme, dans sa version catholique, comme il s'est efforcé de croire au libéralisme, dans sa version économique, mais mon sentiment est qu'il n'y est guère parvenu. Ses derniers écrits témoignent d'ailleurs de la grande difficulté qu'il eut à persister dans son adhésion. Une anecdote me revient à ce propos en mémoire. Lorsque nous nous étions revus en 1987, j'avais demandé à Louis de me parler de sa conversion. Il m'avait répondu : « Oh vous savez, je ne suis pas très pratiquant ! » Venant d'un converti, ce propos m'avait paru stupéfiant.

Quel a pu être, selon vous, le degré d'influence d'une pensée comme celle de Raymond Abellio sur la philosophie et la sensibilité de Louis Pauwels ? Est-ce un auteur qui a aussi compté pour la Nouvelle Droite, entre autres pour la vision « prophétique » qu'il avait de l'Occident ? A-t-il été un trait d'union entre vos deux générations ?

J'ai bien connu Raymond Abellio, et j'ai eu l'occasion de consacrer plusieurs articles à son œuvre. Louis Pauwels l'admirait lui aussi, à la fois en raison de son indépendance d'esprit, et parce qu'ils s'intéressaient l'un et l'autre à des sujets comme l'ésotérisme, l'« histoire invisible », etc. Les deux hommes étaient toutefois bien différents, ainsi qu'on peut le constater à la lecture des mémoires d'Abellio. Dans la seconde partie de sa vie, Abellio fut aussi constant dans sa démarche que Louis Pauwels fut dispersé dans la sienne. Même leurs centres d'intérêt communs ne l'étaient qu'en apparence : Louis cherchait dans l'ésotérisme une réponse à des interrogations personnelles, existentielles, alors que Raymond Abellio avait une démarche beaucoup plus rigoureusement intellectuelle, et en tout cas beaucoup plus impersonnelle. Il y avait aussi chez Louis une dimension « mystique », alors qu'Abellio était avant tout un « gnostique ». Je ne suis d'ailleurs pas sûr que l'auteur de *La fosse de Babel* ait lu avec beaucoup d'attention ce qu'écrivait Louis. Enfin, bien que la Nouvelle Droite ait souvent parlé de lui, je ne pense pas que l'on puisse dire qu'Abellio ait été pour elle une véritable référence. J'ai moi-même beaucoup lu Abellio mais, contrairement à des auteurs aussi différents que Nietzsche, Louis Rougier, Stéphane Lupasco, Georges Dumézil, Arthur Koestler, Louis Dumont, Martin Heidegger ou Hannah Arendt, je ne peux pas dire non plus que son influence m'ait particulièrement marqué. Son œuvre, pour toutes ces raisons, n'a pu jouer le rôle de « trait d'union » que vous évoquez.

L'admiration pour René Guénon semble avoir été le point de départ de la vie intellectuelle de Louis Pauwels et sa source constante d'initiation à la pensée hindoue. L'occidentalisme de la Nouvelle Droite a-t-il ou non changé sa vision de l'Inde, et de la grande métaphysique orientale en général ?

La Nouvelle Droite n'a jamais été « occidentaliste ». La notion d'« Occident » – étymologiquement, la région du « couchant » – lui est même toujours apparue comme très équivoque, tant du point de vue historique que géopolitique. Il lui est d'ailleurs arrivé fréquemment d'opposer l'Europe à l'« Occident ». C'est dire qu'il n'y avait rien dans les idées de la Nouvelle Droite qui aurait pu s'opposer à l'intérêt que portait Louis à telle ou telle doctrine orientale. J'ai cependant toujours eu l'impression que cet intérêt était chez Louis plus superficiel qu'on ne l'a dit. Il participait d'une curiosité permanente, d'une ouverture d'esprit, et aussi d'une capacité à se remettre soi-même en question qui était l'une de ses plus belles qualités. Mais Louis approfondissait rarement, peut-être parce que très rapidement un autre centre d'intérêt venait capter son attention.

A-t-il été comme vous intéressé par la pensée heideggerienne, comme sembleraient le suggérer certains passages de « Comment devient-on ce que l'on est ? », ou pas du tout ?

Il me semble que Louis Pauwels a surtout connu Heidegger par ce que j'ai pu lui en dire, et qu'il n'a pas pris la peine de se lancer véritablement dans sa lecture. J'ai moi-même découvert Heidegger assez tard, ce que je regrette, car cette découverte a été l'une des étapes majeures de mon propre cheminement. Je m'en suis ouvert auprès de Louis, qui s'en est fait l'écho. Mais je doute qu'il aurait adhéré, lui qui se disait très nietzschéen, à la critique que Heidegger fait de la pensée de Nietzsche (la volonté de puissance comme « volonté de volonté » et métaphysique de la subjectivité). Encore une fois, Louis n'avait pas ce qu'on peut appeler la tête philosophique. Il s'intéressait passionnément aux idées, et en percevait toute l'importance, au travers d'un filtre très personnel. Il recherchait avant tout des réponses à ses propres interrogations, tout en sachant bien que les réponses appauvrissent les questions, et que savoir poser une bonne question est finalement beaucoup plus important que de savoir y répondre.

Louis Pauwels appartenait-il plutôt, selon vous, à la droite européenne, comme vous-même, ou à la droite nationaliste, comme sembleraient l'indiquer ses premiers articles de « Combat » et ses derniers du « Figaro-Magazine » contre le traité de Maastricht ? Quel était son degré d'attachement à l'idée nationale ? Etait-il encore antigaulliste quand vous l'avez connu ?

Il est très difficile d'apprécier la pensée de Louis Pauwels en référence à des catégories politiques, précisément parce que la politique, même s'il a parfois donné l'impression du contraire, n'a jamais été au centre de ses préoccupations. Il est encore plus difficile de la rapporter à telle ou telle famille « de droite », d'abord en raison de la polysémie et des équivoques qui s'attachent à ce terme, ensuite parce que Louis avait une personnalité trop forte pour être rattaché durablement à une tendance quelle qu'elle soit. Cependant, ce n'est pas sans raison qu'il a pu, dès 1960, être classé par Pol Vandromme dans la « droite buissonnière ». Même à l'époque de *Planète*, il avait déjà été accusé d'« obsessions nietzschéennes » par *france Observateur* – au moment même où, lors d'une mémorable polémique avec lui, l'ethnologue Jean Servier dénonçait avec vigueur son « évolutionnisme ». Disons simplement qu'à une époque où le conformisme le plus pesant était à gauche, l'originalité de Louis Pauwels, comme son itinéraire si particulier, le vouaient probablement à être classé « à droite ». Cela tient avant tout à la disposition générale du paysage politique.

Cela dit, on peut quand même identifier certaines lignes de force dans ses positions politiques. Louis Pauwels n'était certainement pas nationaliste. Il était bien entendu attaché à son pays, mais les théories d'un Barrès ou d'un Maurras, par exemple, lui étaient totalement étrangères. D'une façon plus générale, il n'était guère familier de l'histoire des doctrines ou des idées politiques. En tout cas, je n'ai jamais eu le sentiment que la nation occupait une place centrale dans sa réflexion. Qu'il ait critiqué le traité de Maastricht n'est pas un indice du contraire, car on pouvait très bien critiquer ce traité, ainsi que je l'ai fait moi-même, non pas au nom d'un quelconque « souverainisme », mais d'une conception plus exigeante et plus rigoureuse de l'Europe. Plus qu'au sort des nations individuelles, Louis s'intéressait au problème général de notre civilisation, aux problèmes de société. Il lui importait de connaître, et le cas échéant de critiquer, les caractéristiques essentielles de l'époque où il vivait, et de tenter d'imaginer ce que serait le futur. Cela était déjà sensible à l'époque de *Planète*. Les

formes de cette préoccupation ont pu varier, mais la préoccupation générale est restée. Quant au général de Gaulle, je ne crois pas qu'il ait jamais éprouvé une grande sympathie pour le personnage, son style ou ses idées. J'en ai peu parlé avec lui, mais il est clair que, même dans les années soixante-dix, il se sentait personnellement plus proche de Giscard que de Chirac.

Lorsque vous le fréquentiez, quelle était son attitude vis-à-vis de la pensée libérale et des Etats-Unis d'Amérique ? A-t-il été ou non atlantiste ?

Le mot « libéral » est lui aussi équivoque. Pauwels n'a jamais été un libéral au sens doctrinaire du terme. Il était néanmoins sensible à une certaine atmosphère libérale, qu'on pourrait à certains égards rattacher à l'époque des Lumières. Au cours d'un déjeuner auquel il assistait – c'était, je crois, chez Pierre Debray-Ritzen –, j'avais affirmé, contre Jean Ferré qui en tenait pour son cher XVIIIe siècle, que le XIXe siècle avait été une époque beaucoup plus riche dans le domaine des sciences et des idées. Pauwels était partagé. La lutte contre le système de l'argent n'était pas pour lui la priorité qu'elle a toujours été pour moi. Il vénérait son père adoptif, qui était un homme du peuple, mais c'est quand même en grand bourgeois libéral qu'il s'est senti menacé par la gauche en 1981. Il était de ce point de vue nettement plus à droite que moi. La notion de liberté, par ailleurs, était certainement fondamentale pour lui, en dépit de ce qu'il avait pu retenir de la lecture de Guénon. Il ne s'est en revanche ouvert aux idées économiques libérales qu'après 1981, lorsque Guy Sorman et quelques autres l'ont convaincu, pendant quelque temps, que le système du marché était la meilleure réponse que l'on pouvait apporter au « socialisme ». Lorsque je l'ai connu, pourtant, il n'hésitait pas à se dire hostile aux valeurs marchandes et à l'« hédonisme des sociétés fondées sur les seules valeurs économiques », ce en quoi il était à la fois fidèle à son itinéraire personnel et aux idées de la Nouvelle Droite. Je ne l'ai jamais entendu non plus prôner l'« atlantisme ». D'ailleurs, les Etats-Unis ne l'attiraient pas. Je me souviens d'une conversation que nous avions eue à Nice avec Raymond Cartier. Celui-ci s'étant lancé dans un grand panégyrique des Américains, je lui avais dit que j'étais beaucoup plus réservé que lui vis-à-vis des Etats-Unis. J'ai encore dans l'oreille la façon dont Pauwels avait surenchéri par un vigoureux : « Et moi donc ! ». Longtemps, il a déclaré voir dans l'américanisme et le communisme la double manifestation d'une même tendance négative : la réduction par uniformisation de la diversité naturelle et culturelle des peuples. Dans *Le Figaro-Magazine* du 4 octobre 1980, il écrivait encore : « Etre raciste, c'est nier ou refuser cette diversité. C'est entreprendre de ramener l'humanité à un modèle unique. Un modèle génétique : le nazisme. Un modèle social ou économique : la république marchande universelle de type américain ou le communisme universel ».

Comment analysez-vous ses rapports, pour le moins obsédants, avec la quête de paternité et le désir de filiation ? A-t-il pu vous considérer à une époque comme un héritier spirituel ? Et que pensez-vous des « Orphelins » ? A-t-il réussi, à votre avis, malgré les difficultés liées à son état de santé, à accomplir la grande œuvre romanesque qu'il entendait réaliser ? Quel est le livre de lui auquel vous êtes le plus attaché ?

Dans ses ouvrages, Louis Pauwels a maintes fois raconté comment son père, grand bourgeois de Gand et aviateur en permission, avait refusé de s'occuper de lui à sa naissance, et comment il avait été élevé par Gustave Bouju, ouvrier tailleur de pierre et tenant d'un « socialisme poétique » (« il mettait des fleurs bleues dans le drapeau rouge »), que sa mère avait épousé et auquel il vouait un véritable culte. Sans tomber dans une psychanalyse facile, cela explique probablement beaucoup de choses. Louis me semble avoir projeté sur sa vision

générale de l'histoire l'importance qu'il attachait à la filiation. La continuité d'une culture, c'était d'abord à ses yeux l'enchaînement des générations. On retrouve cela dans sa critique du christianisme : saper les fondements de l'ordre romain, substituer une foi nouvelle au polythéisme traditionnel, équivalait pour lui à une sorte de désaveu de paternité. Cependant, pour ce qui le concernait, la filiation était indissociable de l'adoption. Je pense en effet qu'il m'a pendant de longues années considéré comme son fils spirituel. J'en vois la preuve, non seulement dans le type de rapports que nous avons eus, mais dans un fait précis. Il m'est parfois arrivé d'écrire plusieurs articles dans un même numéro du *Figaro-Magazine*. Pour éviter de répéter la même signature, Louis me suggérait alors d'utiliser un pseudonyme. Un jour il m'a demandé, comme une faveur personnelle, de prendre le pseudonyme de Jean-Louis Cartry. Comme vous le savez, Cartry était le nom du mari de sa grand-mère maternelle, dont il aimait à dire que, « venue du peuple d'Eugène Sue », elle avait été « une vendeuse de Mme Boucicaut, une ouvrière de Zola dans *Au bonheur des dames* ». C'est un détail révélateur.

Les orphelins est certainement l'un des meilleurs livres que Louis a écrits, en même temps qu'un remarquable témoignage sur notre époque. Cependant, dans son œuvre romanesque, outre *L'amour monstre*, paru en 1956, je reste tout particulièrement attaché à son premier livre, *Saint quelqu'un*, publié en 1946 mais dont il avait tracé l'ébauche trois ans plus tôt. Son héros, Jousselin, tout aussi étranger à lui-même qu'il s'éprouve comme perdu dans une société dont il réprouve les fausses valeurs, était déjà à l'image de l'auteur.

Louis Pauwels laissera-t-il selon vous une œuvre d'écrivain ? Restera-t-il comme un des derniers grands intellectuels de droite du siècle ? Quel regard portez-vous aujourd'hui sur lui, maintenant qu'il n'est plus ? Est-ce un homme qui aura beaucoup compté pour vous ?

Louis Pauwels a été, dans notre pays, l'une des figures marquantes de la seconde moitié du XX[e] siècle. Son œuvre d'écrivain, remarquablement multiforme, en témoigne déjà de façon éloquente. Mais ce qui frappe également, outre la diversité de ses talents, c'est le nombre d'aventures littéraires, intellectuelles et journalistiques de premier plan auxquelles il a participé, et dont il a souvent été le centre, depuis *Arts*, *Carrefour* et *Planète* jusqu'au *Figaro-Magazine*, en passant par *Combat*, *Marie-France* et *Paris-Presse*. Il avait, non seulement un sens extraordinaire de la formule, mais aussi une façon qui n'appartenait qu'à lui de restituer de façon ramassée, percutante, ce qui l'avait le plus marqué chez les autres. De ce point de vue, il y avait chez lui quelque chose du sismographe. On a toujours les qualités de ses défauts : sa nature inquiète le rendait sensible à tout. Ses sincérités contradictoires, successives et parfois même simultanées, découlaient de sa grande ouverture d'esprit. Elles allaient de pair chez lui avec une certaine modestie. Louis fut un perpétuel néophyte. Sa quête personnelle ne s'est jamais achevée, car par nature elle ne pouvait aboutir. Il aspirait à des certitudes que son scepticisme, son inquiétude, le caractère insatisfait de sa nature, ne pouvaient que lui dérober continuellement. Préoccupé de l'essentiel, et même d'absolu, il cherchait dans la contingence des réponses qui ne pouvaient entièrement répondre à ses aspirations. Toute porte qu'il ouvrait lui en dévoilait une autre. C'est pourquoi sa quête fut un tel travail de Sisyphe. Il fut l'homme d'un questionnement sans fin, et c'est en ce sens aussi qu'il fut un éveilleur. Quelques semaines avant sa mort, il écrivait : « A soixante-seize ans, je chemine plus que jamais sur un océan d'incertitudes ». Pour moi, il aura beaucoup compté. Je n'ai jamais oublié ce que je lui dois. J'espère lui avoir apporté un peu. Son souvenir en éveille mille autres dans ma mémoire. Je n'ai jamais cessé de lui porter une profonde affection.